

L'extraordinaire voyage de Ferdinand Ossendowski

Philippe Parroy

Sibérie centrale, printemps

1920. L'ex-Empire russe est encore agité par les séquelles de la guerre civile. Les derniers vestiges des armées blanches de Sibérie se sont volatilisés au-delà du lac Baïkal ; l'amiral Koltchak, « chef suprême de la Russie », livré au nouveau pouvoir par la « légion tchèque », a été fusillé le 7 février. A Krasnoïarsk, sur les rives de l'Ienisseï, les bolcheviks traquent impitoyablement les ultimes partisans de l'ancien régime. L'un de ces derniers, Ferdinand Ossendowski, un savant d'origine polonaise, obligé de fuir dans les forêts, va être amené, par une série de hasards, à effectuer un périple extraordinaire au cœur de l'Asie.

Physicien et ingénieur des

mines de renom, Ossendowski avait été, au début du siècle, le conseiller technique pour les affaires industrielles du comte Witte, premier ministre de Nicolas II ; condamné à mort pour avoir pris la tête du mouvement antigouvernemental de Sibérie orientale en 1905, et gracié en 1907 ; il avait effectué plusieurs missions géographiques en Mongolie pendant le premier conflit mondial. La guerre civile le surprit à Omsk ; ses idées politiques avaient sensiblement évolué, puisqu'il accepta un poste dans un ministère du gouvernement antibolchevique de l'amiral Koltchak. Au lendemain de la débâcle des Blancs, Ossendowski se terrait à Krasnoïarsk, quand il apprit par un beau jour du printemps 1920, que sa tête avait été mise à prix par la Tcheka locale : il se procura un fusil, une peau de mouton, du thé et une bouilloire, et s'enfonça dans les bois. Pouvait-il deviner alors qu'il allait devoir vivre pendant plusieurs mois dans les conditions d'existence de l'homme des cavernes et qu'il lui serait donné d'approcher, comme nul autre avant lui, les forces politiques et religieuses qui, en ce début du XXe siècle, faisait vibrer le continent asiatique ? Le récit de son voyage, Bêtes,

hommes et dieux, publié en 1924, constitue un témoignage unique sur la situation politique en Mongolie à la veille de la révolution de 1921, et, surtout, sur l'un des plus importants mystères de l'histoire humaine, l'énigme du « Roi du Monde ».

Un spectacle effroyable

Menant

l'existence

d'un trappeur, Ossendowski passa le reste du printemps dans une hutte de terre maintenue par les racines d'un grand cèdre renversé par une tempête, seul face à la nature, avec pour unique compagnie ses inquiétudes concernant sa famille et « l'âpre lutte pour la vie ». En bâtissant un barrage de fortune sur une rivière voisine, il réussit à pêcher des poissons qui remontaient le courant

à la saison du frai ; plus tard, la chair d'un ours tué de justesse allait enrichir son garde-manger.

De tous côtés, des montagnes couvertes de forêts barraient l'horizon. D'une éminence proche, Ossendowski pouvait porter ses regards jusqu'à la vallée de l'Ienisseï. « Je croyais, écrit-il, que s'il me fallait trouver la mort en cet endroit, je consacrerai tout ce qui me resterait de force à me traîner au sommet de la montagne afin de pouvoir, en mourant, voir par-delà l'océan infini de montagnes et de forêts le point où se trouvaient ceux que j'aimais. »

Après avoir vécu quelque

temps chez un paysan — il réussit à se procurer des bottes et un faux passeport — Ossendowski décida de fuir vers le sud : il engagea un pêcheur qui consentit à le conduire en amont de l'Ienisseï, lorsque celui-ci serait totalement libre des glaces.

Chemin faisant, un horrible spectacle s'offrit à ses yeux : le courant puissant charriait les dépouilles des soldats de l'ancienne Armée blanche, massacrés par la Tchéka de Minoussinsk. « Des centaines de cadavres aux têtes coupées, aux troncs à moitié carbonisés, aux crânes défoncés... se mêlaient aux blocs de glace et tournoyaient dans les furieux tourbillons. »

Ossendowski ayant fait halte dans une mine d'or désaffectée, il y rencontra un ingénieur agronome, hors-la-loi comme lui, avec qui il décida de fuir. Son plan était de gagner un port du Pacifique, en traversant l'Urianhaï, la Mongolie et la Chine. Sa bonne connaissance de la région et le « puissant stimulant » de son instinct de conservation allaient l'aider dans son entreprise.

Le hurlement des loups

Fuyant

les parages de l'Ienisseï, infestés de détachements rouges, Ossendowski et son compagnon atteignirent bientôt les immenses steppes de Minoussinsk, habitées par des Tartares et parsemées de monuments funéraires érigés par les premiers occupants du pays : des milliers de dolmens et de pyramides s'étirant en alignements interminables y marquent la route suivie jadis par Gengis khan. A Karatuz, dernière ville avant la frontière mongole, ils dupèrent les membres — à moitié illettrés — de la Tchéka locale, les amenant, à force de discours, à leur fournir tout ce dont ils avaient besoin. Alors commença une fuite éperdue vers la Mongolie. Après plusieurs jours « au bord du précipice », les deux hommes gagnèrent les monts Saïan, et la liberté. Tout danger n'était pas pour autant écarté : Ossendowski allait prendre part à plusieurs des embuscades meurtrières que des montagnards tendaient aux détachements rouges s'aventurant dans l'Urianhaï à la recherche des Tartares qui fuyaient vers le sud avec leur bétail.

Au

cours de leur progression, les deux voyageurs furent rejoints par plusieurs officiers de l'ancienne Armée blanche — seize au total — qui, depuis la mort de Koltchak, se cachaient dans les fermes et les bois de l'Urianhaï, attendant le moment propice pour fuir vers l'Etrême-Orient. Restait à franchir le Petit Ienisseï, large en cet endroit de 300 m : talonnés par les partisans communistes, les fuyards, guidés par un colon tartare, passèrent avec leurs chevaux à la nage. « Alors commença la plus terrible nuit de tout mon voyage, note Ossendowski. La nuit était absolument noire, sans une étoile dans le ciel. La neige nous fouettait le visage. Devant nous roulait, rapide, le courant d'eau noire, charriant de minces blocs de glace coupante qui tournoyaient dans les remous... Nous atteignîmes le milieu de la rivière, où le courant devenait excessivement rapide et commençait à nous entraîner avec lui. Dans la nuit lugubre, j'entendais les cris de mes compagnons et les sourds gémissements des chevaux. J'étais dans l'eau glacée jusqu'à la poitrine. » Sa monture menaçant de couler, Ossendowski poursuivit la traversée à la nage. « Dans ses yeux largement ouverts se lisait une terreur indescriptible... Enfin sous les fers de mon cheval épuisé j'entendis les rochers. L'un après l'autre, mes compagnons prenaient pied sur le rivage. »

Apprenant

que les colonnes rouges multipliaient leurs incursions en Mongolie,

Ossendowski résolut d'infléchir la marche du groupe vers le sud-est, en direction de lac Kosogol, distant de 400 km, au-delà de la barrière des Darkhat Ola. Les dix-huit hors la loi se trouvaient alors au cœur de l'Urianhaï, le « pays de la paix éternelle », domaine des Soyotes, un peuple qui se targuait d'avoir conservé la « vraie sagesse ». Après s'être arrêté quelques jours dans la yourte du ta-lama, grand prêtre bouddhiste et prince de Soldjack, le groupe longea la rive orientale du lac sacré de Teri-nor — lac qui, d'après la légende, avait englouti dans un passé très lointain une armée de conquérants chinois — et s'enfonça dans la montagne. Au loin, au-dessus des forêts, « s'étendaient les lignes de neige éternelle, les éperons revêtus d'un blanc manteau qui luisait, éclatant, sous le soleil ». Le deuxième jour, le vent fraîchit et la progression se fit plus difficile : la piste, en lacets, était coupée de plus en plus fréquemment par de profonds ravinements et des amoncellements d'arbres. Le guide soyote, terrorisé par les « démons de la forêt » des Darkhat Ola, perdit à plusieurs reprises son chemin et voulut retourner dans la vallée ; Ossendowski dut brandir son fouet, puis le menacer d'une balle dans le dos pour l'en dissuader. « La nuit tombait... Une nappe de neige ferma l'horizon de tous côtés et ensevelis notre camp sous ses plis blancs. Nos chevaux se tenaient derrière nous, semblables à de blancs fantômes... Le vent démêlait leurs crinières et leurs queues, mugissait et sifflait dans les niches de la montagne. A distance, on entendait le grondement sourd d'une meute de loups. » La tempête fit rage pendant plusieurs jours. Quand, enfin, Ossendowski et ses hommes franchirent le col et entamèrent la descente du versant sud-est des monts Darkhat, trente cavaliers rouges les attaquèrent par surprise ; ils les repoussèrent à grand-peine. La situation des fuyards devenait délicate : La Mongolie n'était peut-être pas la « Terre promise » attendue.

Au cœur de l'Asie

Tournant le dos aux montagnes, la colonne avança rapidement dans les plaines mongoles, en direction de Van Kure, plus à l'est, et parvint bientôt en vue du lac Kosogol. « Du haut des monts qui l'entouraient, nous admirâmes le splendide spectacle de ce vaste lac alpin, serti comme un saphir dans le vieil or des collines environnantes, rehaussé de sombres et de riches forêts.

Du lac Kosogol descendait un fleuve gelé, le Yaga, ou rivière du Diable, qu'il fallut traverser de nuit. « La surface de la

rivière ressemblait à une épaisse couche de verre... A travers la glace transparente, on pouvait voir très clairement le fond de la rivière. Sous la lumière de la lune, les pierres, les trous et les herbes aquatiques étaient visibles, même à plus de dix mètres de profondeur. » Tout à coup, une détonation, suivie d'un craquement, retentit près de la colonne ; une seconde plus tard, une faille de 2 pieds de large s'ouvrit dans la glace, et l'eau en jaillit avec violence. Ossendowski et ses hommes eurent toutes les peines du monde à faire franchir la crevasse à leurs chevaux, saisis de terreur ; quand ils se retrouvèrent sains et saufs sur l'autre rive, leur guide mongol raconta comment la rivière s'ouvre parfois de façon mystérieuse et laisse apparaître de grands espaces d'eau claire avant de se refermer brusquement sur les hommes et les animaux tombés dans la fêlure.

Deux

jours plus tard, sur les rives de l'Uri, les fuyards virent leurs pires craintes confirmées quand deux cosaques de l'ataman antibolchévique Soutounine leur apprirent que des troupes rouge du district d'Irkoutsk s'infiltraient en Mongolie ; de furieux combats opposaient les Chinois, appuyés par les communistes, aux détachements russo-mongols du général blanc Ungern von Sternberg. La route du Pacifique était coupée : il ne restait plus qu'à fuir vers le sud, à traverser le désert de Gobi et la province chinoise du Kan-ou pour atteindre les sources du Yang-tseu-kiang et le Tibet, proche des Indes anglaises. Dix-huit cent kilomètres de sables gelés, de montagnes et de steppes séparaient l'Uri de la frontière de l'État du dalaï-lama. Après avoir troqué leurs chevaux contre des chameaux, les Russes firent halte à Narabanchi, au sanctuaire du « Bouddha incarné », jeylo Djamarap Houtouktou. Ossendowski assista à plusieurs services solennels, au son des gongs et des sifflets, et reçut du saint Houtouktou de précieux conseils pour le voyage, ainsi qu'un anneau d'or, qui devait lui ouvrir les portes de tous les monastères lamaïstes.

S'engageant sur les traces de

Prjevalskin, les fugitifs franchirent l'Altaï et le Karlig Tag, derniers éperons orientaux du massif de T'ien-chan, puis le Gobi dans sa toute sa largeur. Il leur fallut quatre jours pour traverser le Kan-sou : les autorités chinoises arrêtant tous les réfugiés russes, ils durent se terrer le jour suivant dans l'amphithéâtre de montagnes au centre duquel s'étale le grand lac de Koukou-nor. Poursuivant leur route seuls, à cheval, ils remarquaient fréquemment à l'horizon des cavaliers solitaires qui semblaient observer leurs mouvements ; alors qu'ils approchaient de la montagne sainte de ham-chan, quarante cavaliers montés sur chevaux blancs surgirent sur une crête et firent pleuvoir sur eux une grêle de balles. Deux officiers furent tués sur le coup ; Ossendowski agita un drapeau blanc et s'avança pour parlementer : il s'agissait d'un bande de Tibétains errants ; leur chef, un Turcoman, connaissait les bolchéviks et les considérait comme les libérateurs des peuples de l'Asie « courbés sous le joug de

la race blanche. » Pris en chasse, le groupe allait tomber dans plusieurs autres embuscades et perdre encore trois hommes, atteints par des balles. « Leurs chevaux effrayés, écrit Ossendowski, partaient à travers la plaine, dans une terre folle, symboles vivants de notre état d'âme. » Ossendowski, désespéré, résolut alors de rebrousser chemin. Les fuyards revinrent à Narabanchi, dépouillés et épuisés. Les officiers s'engagèrent dans un détachement antibolchevique, tandis qu'Ossendowski et son premier compagnon poursuivaient leur route par les plaines de Mongolie : bon gré ma gré, ils allaient être mêlés aux événements qui agitèrent la terre des anciens « conquérants sanguinaires » en 1921.

Le
« Baron fou »

De fait, à Ouliassoutaï, capitale de la Mongolie occidentale, les deux voyageurs se trouvèrent plongés dans l'effervescence des passions politiques. Indépendante depuis le traité russo-chinois de 1915, la Mongolie-Extérieure, placée sous la souveraineté du pontife de la « religion jaune », Bogdo khan (le « Bouddha vivant »), avait été à nouveau occupée par les Chinois en 1919. C'est auprès des Russes — en l'occurrence les Russes blancs, dans un premier temps — que le peuple mongol chercha comme par le passé aide et protection. En 1920, les autorités chinoises, avec l'appui de détachements de l'Armée rouge venus de Sibérie, tentaient de chasser du pays les diverses forces antibolcheviques, divisées en factions rivales. Le général blanc Ungern von Sternberg, le « Baron fou », qui caressait le rêve de bâtir un empire panasiatique, avait levé une armée avec des Bouriates de Transbaïkalie, des Mongols et des Tibétains, et menaçait Ourga, la capitale. Enfin, des bandes de hougoutzes, bandits de grand chemin servant l'un ou l'autre camp, faisaient régner la terreur dans la région.

Ossendowski et son compagnon tentèrent de pousser vers l'est, à dos de chameau, en direction de Kobdo, distante de 500 km. Parcourant 50 km par jour à travers crêtes et vallées, ils pénétrèrent au cœur de la Mongolie, la « Terre des démons ». « Je vis, rapporte Ossendowski, les rivières briser avec un grondement de tonnerre leurs chaînes de glace, les lacs rejeter sur leurs rives des ossements humains ; j'ai entendu des voix inconnues et étranges dans les ravins montagneux, rencontré d'énormes grouillements de serpents dans les fossés... » Par deux fois, l'avance subite de détachements rouges les contraignit à retourner à Ouliassoutaï,

menacée par des irréguliers chinois, qui s'apprêtaient à y déclencher un pogrom. Mais le sort des armes russo-mongole aux ordres de Bogdo khan et du baron Ungern von Sterberg. Le 3 février 1921, ce dernier avait franchi la montagne sacrée — et interdite — de Bogdo Ola, s'était emparé d'Ourga et avait replacé le « Bouddha vivant », retenu prisonnier dans son palais, sur le trône des khans. Mongols et Chinois entrèrent en pourparlers à Ouliassoutaï. A la demande de princes mongols qu'il avait visités au cours de son périple, Ossendowski, en qualité d'étranger impartial, présida les négociations, au terme desquelles Pékin allait s'engager à retirer ses troupes et ses administrateurs.

La

route d'Ourga était libre. Ungern von Sternberg ayant émis le vœu de le rencontrer — il le soupçonnait d'être un agent bolchevique —, Ossendowski se mit en route vers l'ouest ; peut-être allait-il obtenir de l'aide du général blanc pour atteindre le Pacifique ? Avertis par le Houtouktou de Narabanchi, les monastères lamaïstes lui ouvraient leurs portes : Ossendowski était devenu un « Bouddha incarné », chéri des dieux ; en compagnie d'un moine mongol, il visita les ruines de Karakorum et des autres cités bâties par Gengis khan et ses successeurs. A Zaïn, il frôla la mort : arrêté par un officier d'Ungern von Sternberg, il dut déployer des trésors d'éloquence pour prouver son attachement à la cause bolchevique. Relâché et muni cette fois d'un laissez-passer lui donnant le droit, selon l'usage du pays, de prendre de nouveaux chevaux dans n'importe quel troupeau, Ossendowski parcourut 300 km dans les régions de Mongolie encore inconnues des Européens, faisant de précieuses observations sur la faune. Une angoisse croissante l'étreignait à mesure qu'il pénétrait plus avant à l'intérieur du domaine d'Ungern von Sternberg. C'est à Van Kure qu'il devait rencontrer pour le premier fois le « Baron fou ». Entrant dans sa yourte, dont le sol était encore maculé du sang d'un traître exécuté, il se rendit compte « en un instant » de son apparence extérieure — « un visage émacié comme ceux des vieilles icônes byzantines..., un grand front avancé, surmontant des yeux d'acier, perçants, fixé sur moi comme ceux d'un animal au fond d'une caverne ». Le général présenta ses excuses pour l'incident de Zaïn, lui offrit son chameau blanc et une escorte de deux cosaques, et lui donna rendez-vous à Ourga.

Après

avoir franchi les monts Burgut, Ossendowski traversa les plaines où venaient d'avoir lieu les combats pour le contrôle d'Ourga. Six mille Chinois y avaient été taillés en pièces par les cosaques et les Tibétains d'Ungern von Sternberg. « Il restait encore quinze cents cadavres sans sépulture... Les morts portaient d'atroces blessures provenant des coups de sabre ; partout des équipements gisaient épars. Les Mongols avaient quitté la région avec leurs troupeaux et les loups les avaient remplacés. » Fuyant ce lieu de carnage, Ossendowski arriva peu après dans la

capitale.

Ourga

(Oulan-Bator), cité du « Bouddha vivant », comptait encore, au début des années vingt, parmi les villes les plus fascinantes d'Asie. Au pied d'un gigantesque monastère, abritant des sanctuaires, des bibliothèques et des gîtes pour les pèlerins venus de milliers de kilomètres, se trouvait une importante colonie étrangères, ainsi qu'un bazar où se pressaient des foules multicolores. « La multitude des lamas, écrit Ossendowski, fournissait l'arrière-plan d'une tapisserie bigarrée, avec leurs robes jaunes et rouges et leurs coiffures variées, champignons jaunes ou bonnets phrygiens rouges. Sur les bâtiments flottaient des drapeaux russes, chinois, mongols, voire américains... Par moments, on voyait les soldats du Baron Ungern se pressant en uniforme bleu, des Mongols et des Tibétains en habits rouges, portant le swastika de Gengis Khan et les initiales du Bouddha Vivant, des Chinois d'un détachement de l'armée mongole. »

Ossendowski

séjourna à Ourga dans la yourte d'Ungern von Sternberg. Ce dernier, qui s'apprêtait à retourner en Sibérie combattre les bolcheviks, l'introduisit auprès de Bogdo Khan — il devait avoir avec lui plusieurs entrevues — et lui fit le récit de sa vie. Descendant d'une lignée de chevaliers Teutoniques d'Estonie, comptant parmi ses ancêtres des croisés, des alchimistes et des corsaires, Ungern von Sternberg avait formé en Transbaïkalie, le pays des Bouriates, « l'ordre militaire des bouddhistes » afin d'opposer un rempart à la révolution, « malédiction barrant la route vers le divin » et « conduisant à la mort des peuples ». Gnostique, Ungern von Sternberg prédisait le « retour de la Lumière », la « victoire de l'Esprit ». Son but était de rassembler en un seul État, sous la souveraineté morale et législative de la Chine, les divers peuples d'Asie (Mongols, Tibétains, Bouriates, Kirghiz et Kalmouks) « n'ayant pas renié leur ancienne foi » ; en éveillant l'Asie tout entière, il espérait « ramener la paix et le Royaume de Dieu sur la terre ».

Ungern

von Sternberg organisa

le voyage d'Ossendowski à travers la Mandchourie. Le Polonais avait probablement recueilli les dernières confessions du « Baron fou » : à la fin du mois de mai 1921, près d'un an et demi après avoir quitté Krasnoïarsk, il atteignait Pékin ; c'est en Europe qu'il devait apprendre, trois mois plus tard, qu'Ungern von Sternberg, trahi par ses officiers au terme d'une marche sanglante à travers la Transbaïkalie, avait été capturé et fusillé par les bolcheviks.

Le « mystère des
mystères »

La
publication, en 1924, de Bêtes,
hommes et dieux
fit grand bruit. Ce récit d'aventures, qui semblait trop haut en
couleur pour être réel, contenait par ailleurs d'étonnantes
révélations sur l' « énigme du Roi du Monde ».
Certains, doutant de l'authenticité de son témoignage, insinuèrent
qu'Ossendowski avait pillé l'ouvrage d'un autre voyageur, Saint-Yves
d'Alveydre, Mission
de l'Inde
(1910). En 1927, René Guénon, dans Le
Roi du Monde,
allait démontrer, preuves à l'appui, qu'il n'en était rien.

A
plusieurs reprises au cours de son voyage, Ossendowski fut mis en
présence de ce qu'il nomme le « mystère des mystères ».
Un soir, près de Tagan Luk, les Mongols qui le guidaient
descendirent brusquement de leurs chameaux et prièrent pendant
plusieurs minutes. Après que le groupe se fut remis en marche, l'un
d'eux lui fit remarquer que les troupeaux de chevaux et de moutons
passant dans la plaine étaient restés immobiles et attentifs, et
que les oiseaux avaient cessé de voler : la terre et le ciel
« avaient retenu leur haleine ». Ces moments de
recueillement général avaient lieu, au dire du guide, toutes les
fois que le « Rio du Monde », en son palais souterrain,
célébrait les « mystères cosmiques ». Rapprochant de
nombreux témoignages — un Soyote, plus tard, lui montra au loin la
porte servant d'entrée au royaume souterrain d'Agharti —,
Ossendowski interrogea plusieurs princes et moines mongols, ainsi que
Bogdo khan, le « Bouddha vivant ». il put établir qu'il
y a plus de six mille ans, au début de l' « âge noir »,
période d'obscurcissement et de confusion des principes du Bien et
du Mal, un saint homme avait disparu avec toute une tribu dans
l'intérieur du sol. Ce saint homme, le « Roi du Monde »,
connaissant « toutes les forces de la nature » et chargé
de conserver la tradition sacrée d'origine non humaine, communiquait
avec Dieu et régnait sur l'Agharti, royaume souterrain préservé du
Mal, qui étendait ses ramifications sous les continents et les
océans. Les interlocuteurs d'Ossendowski
prédisaient le retour du Roi du Monde « quand le temps sera
venu pour lui de conduire tous les bons dans la guerre contre les
méchants ».

Si

Bêtes, hommes et
dieu

constitue un témoignage de premier ordre sur les aspects ésotériques du bouddhisme lamaïque, le voyageur polonais, notre Guénon, était manifestement incapable de saisir la portée des termes Roi du Monde (législateur primordial, principe, plutôt que personnage légendaire) et Agharti (l'Aghartta, « l'Inaccessible », le centre suprême caché — ou englouti — dont parlent toutes les traditions). Plus préoccupé de politique que de doctrine, Ossendowski voyait dans la légende du Roi du Monde non seulement un mystère, mais une « force réelle et souveraine » capable d'influer sur le cours de l'histoire de l'Asie. Le baron Ungern von Sternberg ne lui avait-il pas confié qu'un jour qu'il n'avait pas d'autre but que de préparer le retour du Roi du Monde ?

En

conclusion de son récit, Ossendowski confond en un tableau grandiose la sortie des peuples d'Agharti de leurs cavernes souterraines et le réveil de l'Asie : « Près de Karakoroum, je vois les immenses camps multicolores, les troupeaux de chevaux et de bétail... Au-dessus, je vois les bannières de Gengis khan, des rois du Tibet, du Siam, d'Afghanistan et des princes indiens, les signes sacrés des pontifes lamaïstes... Il y a des foules innombrables, et, au-delà, au Nord et à l'Ouest, le ciel est rouge comme une flamme... Je vois un ordre sévère, une nouvelle émigration des peuples — la dernière marche des Mongols... Et qu'arrivera-t-il si le Roi du Monde est avec eux ? »

Philippe Parroy

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

